

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.

Tout semestre commencé se paie en entier.

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 27.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 6 JUILLET 1882

AVIS

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

UN DRAME

Le grand événement littéraire parisien du jour, c'est l'apparition d'un nouveau drame de Victor Hugo : *Torquemada*. Le poète octogénaire est infatigable, et au dire de ses admirateurs, cette œuvre de ses vieux jours atteste que les facultés de celui que Châteaubriand appelait, à ses débuts, l'enfant sublime, sont dans toute leur puissance. Ce jugement sera-t-il accepté de tous sans conteste, ou bien ce drame sera-t-il l'objet d'une dispute acharnée comme *Hernani*, qui servit jadis de cause, à sa première représentation, à une bataille rangée entre les classiques et les romantiques !

C'est une gloire qui a toujours été fort contestée que celle de Victor Hugo ; il a des amis ardents et des adversaires passionnés. Les premiers prétendent que dans cent ans d'ici, les montagnes d'écrits de tous genres produits par le XIXe siècle auront roulé dans l'abîme, et qu'un seul nom surnagera : celui du grand poète, et que l'on dira de notre époque : le siècle de Victor Hugo, comme on dit le siècle de Corneille, de Racine et de Molière, le siècle de Voltaire et de Rousseau. Les ennemis d'Olympio reconnaissent qu'il tient le sceptre littéraire en France, depuis cinquante ans, qu'il a fait école, mais qu'il doit cette position à l'abaissement du niveau intellectuel de ses contemporains et qu'il occupera une bien petite place parmi les grands noms que conserveront les âges à venir. Quant à son dernier drame, ils veulent qu'il ne soit pas l'œuvre de ses dernières années ; *Torquemada*, disent-ils, dormait déjà à Guernesey dans les cartons d'où Olympio vient de le tirer. Ils soutiennent que le poète est tombé dans une espèce d'imbécillité sénile que ses séides cachent au reste du monde.

Le sujet traité par le poète devra provoquer lui-même de chaudes discussions. Nos lecteurs connaissent et l'histoire vraie de Torquemada et la légende protestante et libre-penseuse qu'évoque le nom du Grand Inquisiteur. D'après les impies et les protestants, Torquemada, le confesseur de la reine Isabelle-la-Catholique, nommé Grand Inquisiteur pour les provinces de Castille et de Navarre, aurait été le plus grand brûleur d'hérétiques qu'ait vu le monde. Un de ses biographes prétend qu'il a fait monter 17,000 hommes sur le bûcher. Ce n'est pas ici le moment d'instruire de nouveau un procès depuis longtemps décidé. Toute l'histoire de l'inquisition s'y rattache. Qu'il nous suffise de dire que ce fameux tribunal, institué au XVe siècle pour extirper l'hérésie qui se glissait en Espagne, n'a pas eu le caractère sanguinaire que lui donnent les historiens modernes. Ce tribunal lui-même, composé des hommes les plus remarquables de l'époque par leur science et leur modération, procédait à son œuvre avec la plus grande prudence et une extrême modération. Les hérétiques étaient d'abord sommés ou de rétracter leurs erreurs ou de quitter le pays. S'ils acceptaient la première alternative, ils vivaient en paix. Mais il arrivait souvent que les hérétiques feignaient une conversion qui était loin de leur cœur et donnaient bientôt les preuves de leur esprit d'erreur. C'est alors que l'inquisition les reprénaît, et après bien des efforts pour amener une conversion, les livrait au bras séculier lorsqu'elle avait échoué. L'Inquisition n'ordonnait pas de supplice. Elle constatait un état de chose, et c'était au pouvoir civil de sévir. Mais comme cela faisait et fait encore admirablement leur affaire, les protestants et les libres-penseurs n'ont cessé et ne cessent de faire des épouvantails de ces deux mots : L'Inquisition ! Torquemada !

On comprend qu'il était difficile d'élever un drame sur la légende protestante. Torquemada n'est plus

qu'un bourreau dont rien ne rachète les actions, un caractère repoussant. D'après les séides de Victor Hugo, le poète a prêté—bien grand merci à lui—au grand inquisiteur, des idées qui l'idéalisent jusqu'à un certain point. Olympio fait comme cela de temps à autre, des concessions à la vérité que jadis il adorait. Ainsi, il a condescendu à reconnaître l'existence de Dieu, concession dont il estime que la Divinité devra lui savoir gré. De même, il a consenti à poser en principe qu'une grande idée animait Torquemada : s'il brûlait les hérétiques, c'était pour assurer leur salut. Le poète s'écarte ici de la légende libre-penseuse, et c'est cette phrase d'un commentateur de saint Paul, qui lui aurait inspiré l'idée d'un Torquemada cruel, mais de bonne foi : "L'amour chrétien est d'une puissance telle que son expression dépasse parfois les forces humaines. Ainsi, une mère chrétienne préférera voir sa fille brûlée vive sous ses yeux en état de grâce que de la savoir hérétique et destinée un jour aux flammes éternelles."

Il y a certes là une donnée dramatique très forte et de nature à servir de bases à de puissantes conceptions. On dit que Victor Hugo en a tiré de très grands effets, si grands qu'il sera impossible de transporter le drame sur la scène.

C'est un éloge énorme à faire de Victor Hugo de dire qu'il conçoit des personnages tellement plus grands que nature, qu'il ne se trouve pas dans le théâtre français, pourtant si riche, d'acteurs de taille à leur servir d'interprètes. Mais les amis du poète ne font pas mine de voir que s'ils élèvent Victor Hugo à une hauteur olympienne, ils rapetissent terriblement les Français de nos jours. Autant vaudrait traiter ses contemporains de Français de la décadence. Vers la fin de l'empire romain, les Romains avaient mérité des historiens le nom de Romanuculli : petits Romains. Les amis du poète veulent-ils dire que les Français du XIXe siècle ne sont que des Franculli, des petits Français incapables de s'élever aux conceptions du grand poète ? Il nous semble que le compliment est excessif et se formule trop aux dépens des contemporains du grand poète.

Le drame *Torquemada*, qui ne sera pas mis à la scène, n'en ouvrira pas moins la porte à de vives polémiques. Cette pauvre Inquisition et tout le moyen âge vont-ils être assez attaqués ! On les jugera avec les idées du XIXe siècle, peu fait pour comprendre les âges aux croyances ardentes. On oubliera qu'au temps de l'Inquisition on regardait la foi comme chose plus précieuse que tous les biens de ce monde. Les gouvernements étaient alors convaincus que de même qu'ils devaient protéger la vie et les propriétés des citoyens sous peine de mort à ceux qui y portaient atteinte, comme on le pense encore aujourd'hui, ils devaient aussi étendre la même protection aux âmes. Telles étaient les idées qui avaient cours en Europe au moyen âge et dans les temps beaucoup plus rapprochés de nous, et cela en pays protestants comme en pays catholiques. Les gouvernements ont été longtemps persuadés que l'Etat avait beaucoup plus de force pour résister à ses ennemis lorsqu'il y avait communauté d'opinions religieuses entre eux et leurs sujets, et qu'ils pouvaient alors compter bien plus sûrement sur la paix à l'intérieur. L'Espagne n'a-t-elle pas dû à l'Inquisition, à son unité de croyances l'absence de ces éternelles guerres de religion qui ont fait couler tant de sang en France ? C'est pour se procurer cette *foi vive* que le gouvernement protestant de l'Angleterre brûlait et chassait les catholiques et tous ceux qui n'acceptaient pas le *credo* de l'église anglicane. C'est grâce à un reste de ces idées que la reine de la Grande-Bretagne est encore aujourd'hui chef du gouvernement civil et du pouvoir religieux, *defensor fidei*. L'histoire établit clairement que catholiques et protestants partageaient la même manière d'envisager cette question ; cependant il est aujourd'hui de mode de rendre les catholiques seuls responsables de ces idées, bien que chez eux seuls elles fussent justifiées parce qu'elles étaient vraies pour eux seuls.

A.-D. DECELLES.

Voici la scène capitale du drame, celle où Torquemada, devant le *quemadero* hérissé de flammes, exalte le bûcher qui, selon lui, purifie les hérétiques.

La nuit commence à tomber. Au centre de la place, le bûcher se dresse. Des têtes hurlantes, affolées, appa-

raissent au milieu du feu. Le roi et la reine regardent terrifiés. Alors Torquemada s'avance et s'écrie :

O fête ! ô gloire ! ô joie !

La clémence terrible et superbe flamboie !
Délivrance à jamais ! Damnés, soyez absous !
Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.
Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,
Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,
Issue aboutissant au radieux chemin,
Porte du Paradis ouverte au genre humain,
Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,
Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,
Autodafé ! Pardon, bonté, lumière, feu,
Vie ! éblouissement de la face de Dieu !
Oh ! quel départ splendide et que d'âmes sauvées !
Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,
Un court tourment vous paye un bonheur infini ;
L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni ;
Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,
Et voici son triomphe, et voici sa merveille !
Quelle extase ! entrer droit au ciel ! ne pas languir !

(Cris dans le brasier.)

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir ?
Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge !
J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.
Oh ! comme il a grincé lorsque je refermais
Sur lui les deux battants hideux, Toujours, Jamais !
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

(Il regarde le ciel.)

Ah ! j'ai pensé la plaie effrayante de l'ombre,
Le paradis souffrait ; le ciel avait au flanc
Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant ;
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice.
Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ !
Hosanna ! la blessure éternelle guérit.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

(Il regarde le quemadero.)

Rubis de la fournaise ! ô braises ! pierreries !
Flambez, tisons ! brûlez, charbons ! feu souverain,
Pétille ! luis, bûcher ! prodigieux éerin
D'étincelles qui vont devenir des étoiles !
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments !
Splendeur ! magnificence ardente ! flamboiements !
Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu ?

(En extase.)

Feu ! lavage

De toutes les noirceurs par la flamme sauvage !
Transfiguration suprême ! acte de foi !
Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
Deux porte-fourches, lui, moi. Deux maîtres des flammes.
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes :
Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien :
Il est dans le cloaque et je suis dans le temple,
Et le moindre tremblement de l'ombre nous contemple.

(Il se retourne vers les suppliciés.)

Ah ! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés !
La piscine de feu vous épure enflammés.
Ah ! vous me maudissez pour un instant qui passe,
Enfants ! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce
Quand vous verrez à quoi vous avez échappé :
Car, ainsi que Michel-Archange, j'ai frappé ;
Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
Raillent le monstrueux avortement du gouffre ;
Car votre hurlement de haine arrive au jour,
Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour !
Oh ! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
Maniés par l'étau d'airain, par le fer chaud !
Vous voilà délivrés, partez, fuyez là-haut !
Entrez au paradis !

(Il se penche et semble regarder sous terre.)

Non, tu n'auras plus d'âmes

(Il se redresse.)

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes,
Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez !
A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
L'évanouissement de la fumée emporte
Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte !
Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché ;
L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
Qui rongea sa lumière et qui mordait son aile ;
L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
Dragons, tombez en cendre ; envolez-vous, colombes !
Vous que l'enfer tenait, liberté ! liberté !
Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité !